

La sentinelle

d'Arthur C. Clarke

LA prochaine fois que vous verrez la Lune très haut dans le sud, examinez-en attentivement le bord de droite, puis laissez remonter l'œil vers le sommet de la courbure du disque. Vers « deux heures », vous observerez un petit ovale sombre ; quiconque a la vue normale le trouvera facilement. C'est la grande plaine murée, l'une des plus belles sur la Lune, appelée *Mare Crisium*... la Mer des Crises. De trois cents milles de diamètre et presque entièrement enclose par un anneau de montagnes magnifiques, elle n'avait jamais été explorée avant que nous y pénétrions à la fin de l'été 1966.

Nous formions une expédition d'importance. Nous disposions de deux cargos lourds qui avaient apporté nos approvisionnements et notre matériel de la principale base lunaire, sise dans la Mer de la Tranquillité, à cinq cents milles de distance. Il y avait également trois petites fusées destinées aux transports à courte distance dans les régions où ne pouvaient passer nos véhicules de surface. Par chance, la Mer des Crises est en majeure partie très plate. On n'y trouve aucune de ces grandes crevasses si nombreuses et dangereuses partout ailleurs, et très peu de cratères ou de hauteurs importantes. Autant qu'on puisse en juger, nos puissants tracteurs chenilles n'auraient aucune difficulté à nous conduire partout où nous le souhaiterions.

J'étais géologue – ou sélénologue, si vous préférez le terme savant – chargé du groupe d'exploration de la région sud de la Mer. Nous en avons couvert une centaine de milles en une semaine, en longeant les hauteurs menant aux montagnes qui bordaient la côte de ce qui avait été la mer ancienne, quelque mille millions d'années auparavant. Quand la vie avait fait son apparition sur la Terre, elle était déjà à l'agonie en ces lieux. Les eaux baissaient au flanc de ces falaises formidables, pour se retirer au cœur vide de la Lune. Sur le sol que nous traversions, l'océan sans marées avait jadis atteint une profondeur de huit cents mètres et, maintenant, la seule trace d'humidité était le gel que l'on découvrait parfois dans les cavernes où ne pénétrait jamais le soleil brûlant.

Nous avons entamé le voyage de bonne heure, dans l'aube paresseuse de la Lune, et nous avons encore près d'une semaine de temps terrestre avant que la nuit revienne. Une demi-douzaine de fois par jour, nous quitions les véhicules pour sortir dans nos combinaisons spatiales à la recherche de minéraux intéressants ou pour planter des jalons à l'usage des voyageurs futurs. C'était un travail routinier, sans incidents. L'exploration lunaire ne présente rien de spécialement dangereux ni même de particulièrement passionnant.

Nous pouvions vivre confortablement durant un mois dans nos tracteurs pressurisés et si par hasard nous étions en difficulté, nous avions toujours la ressource de demander du secours par radio et d'attendre que l'un des vaisseaux spatiaux vienne nous prendre.

Je viens de dire que l'exploration lunaire n'a rien de passionnant, mais bien sûr, c'est faux. On ne saurait jamais se lasser du spectacle de ces montagnes incroyables, infiniment plus abruptes que les reliefs amollis de la Terre. Nous ne savions jamais, en contournant les caps et les promontoires de cette mer disparue, quelles splendeurs nouvelles allaient se révéler à nous. Toute la courbure sud de la Mer des Crises est un vaste delta où, en un temps une vingtaine de rivières venaient se jeter dans l'océan, peut-être alimentées par les pluies torrentielles qui avaient dû ravager les montagnes

pendant la courte ère volcanique où la Lune avait été jeune. Chacune de ces gorges anciennes nous était une invitation, un défi d'escalader la paroi jusqu'aux plateaux inconnus de part et d'autre. Mais il nous restait encore cent milles à parcourir et nous ne pouvions que contempler avec regret ces hauteurs où d'autres grimperaient un jour. Nous observions l'heure terrestre à bord du tracteur et à vingt-deux heures précises, nous envoyions le message radio final à la Base et fermions boutique pour la « nuit ». Dehors, les rocs brûlaient toujours sous le soleil presque à la verticale, mais pour nous c'était la nuit, jusqu'à notre réveil, huit heures plus tard. Alors l'un de nous se chargeait de préparer le petit déjeuner, dans un grand bourdonnement de rasoirs électriques, et un autre mettait en marche la radio à ondes courtes qui nous donnait les nouvelles de la Terre. À la vérité, quand l'odeur des saucisses en train de frire se répandait dans la cabine, il était parfois difficile de ne pas nous croire de retour sur notre propre monde... tout était si normal et familier, excepté l'impression de réduction de la pesanteur et la lenteur incroyable de la chute des objets. C'était mon tour de me coller au petit déjeuner dans le recoin de la cabine principale qui servait de cuisine. Je me rappelle nettement cet instant encore après tant d'années parce que la radio venait de nous présenter une de mes mélodies préférées, le vieil air gallois « David sur la roche blanche ». Notre chauffeur était déjà sorti en combinaison spatiale pour inspecter les patins de nos chenilles. Mon assistant, Louis Garnett, était à l'avant, aux commandes, en train d'inscrire quelques notations de la veille sur le carnet de bord.

Alors que je me tenais près de la poêle à frire, comme n'importe quelle ménagère sur la Terre, en attendant que les saucisses soient brunies à point, je promenai vaguement le regard sur les parois montagneuses qui se dressaient tout au long de l'horizon sud, et disparaissaient à l'est et à l'ouest derrière la courbure lunaire. Elles semblaient n'être qu'à deux ou trois kilomètres de nous, mais je savais que la plus proche en était à trente. Sur la Lune, bien sûr, la distance ne fait pas disparaître les détails... il n'y existe rien de semblable à cette vapeur presque imperceptible qui adoucit et parfois transforme toutes choses lointaines sur la Terre.

Ces montagnes de trois mille mètres de haut surgissaient presque à pic de la plaine comme si quelque éruption sub-lunaire, en des âges révolus, les avait fait jaillir à travers la croûte en fusion. La base, même celle de la plus proche, nous était cachée par la courbure prononcée de la surface de la plaine, car la Lune est un très petit monde, et, du point où je me tenais, l'horizon ne se trouvait qu'à trois kilomètres de distance. Je levai les yeux vers ces pics que nul homme n'avait encore violés, ces pics qui, avant l'apparition de la vie terrestre, avaient vu les océans descendre peu à peu au tombeau, emportant avec eux l'espoir et la promesse de l'aube d'un monde. Le soleil frappait ces remparts avec une violence qui blessait les yeux, et pourtant, un tout petit peu au-dessus d'eux les étoiles brillaient fixement dans un ciel plus noir qu'une nuit d'hiver sur la Terre.

Je me détournais, quand je perçus du coin de l'œil un éclat métallique haut sur la crête d'un grand promontoire qui pointait dans la Mer à trente milles à l'ouest. C'était un point lumineux sans dimension, comme si un de ces pics cruels avait dérobé une étoile au ciel ; je pensai donc que la surface lisse de la roche, sous le soleil, fonctionnait en héliographe pour me le renvoyer droit dans l'œil. Ces phénomènes sont assez courants. Quand la Lune est dans son deuxième quartier, les observateurs de la Terre remarquent parfois sur les grandes chaînes de l'Océan des Tempêtes une iridescence ardente, blanc-bleu, quand le soleil s'accroche à leurs flancs pour rebondir ensuite de monde en monde. Mais j'étais curieux de savoir de quelle nature était cette roche si

bien illuminée là-haut. Je montai donc à la tourelle d'observation et braquai le grand télescope vers l'ouest.

Je n'en vis que juste assez pour m'intriguer encore plus. Bien clairs et nets dans le champ de vision, les pics montagneux ne paraissaient plus qu'à huit cents mètres de distance, mais ce qui captait ainsi la lumière solaire était encore trop petit pour le pouvoir de résolution de l'objectif. Cela semblait offrir toutefois une sorte de symétrie élusive et le sommet sur lequel reposait la chose était étrangement plat. Je contemplai longtemps cette énigme étincelante, le regard tendu, quand une odeur de brûlé montant de la cuisine m'annonça que nos saucisses avaient fait en pure perte leur voyage de quatre cent mille kilomètres.

Durant toute la matinée, en traversant la Mer des Crises, on discuta, tout en regardant les montagnes de l'ouest se dresser de plus en plus haut dans le ciel. Et même pendant que nous allions faire de la prospection dans nos combinaisons, les débats se poursuivaient en radiophonie. Mes compagnons soutenaient qu'il était certain que la Lune n'avait jamais connu de forme de vie intelligente. Les seuls choses vivantes avaient été quelques plantes primitives et leurs ancêtres un peu moins dégénérés. Je savais cela tout aussi bien que quiconque, mais il est des cas où un scientifique ne doit pas avoir peur de se faire prendre pour un imbécile.

« Écoutez, finis-je par déclarer, je grimpe là-haut, ne serait-ce que pour la paix de mon esprit. Cette montagne a moins de quatre mille mètres de haut – ce qui n'en représente guère que six à sept cents sous la gravité terrestre – et cela ne me prendra pas plus de vingt heures au total. De toute façon, j'ai toujours eu envie de me balader sur ces hauteurs et ce phénomène m'apporte un excellent prétexte.

— Si vous ne vous rompez pas le cou, dit Garnett, vous serez la risée de toute l'expédition à notre retour à la Base. Probable qu'on appellera ensuite cette montagne la « Folie de Wilson ».

— Je ne me romprai pas le cou, affirmai-je. Quel a été le premier homme à escalader le Pico et l'Helicon ?

— Mais n'étiez-vous pas plus jeune à l'époque ? intervint aimablement Louis.

— Eh bien, c'est encore une raison supplémentaire pour que j'y aille », répondis-je avec beaucoup de dignité.

On se coucha tôt ce soir-là, après avoir conduit le tracteur jusqu'à huit cents mètres du promontoire.

Garnett m'accompagnerait dans la matinée ; c'était un bon grimpeur et il avait souvent participé avec moi à des exploits de ce genre auparavant. Notre chauffeur n'était que trop heureux que nous lui laissions le soin de veiller sur la machine.

À première vue, ces falaises semblaient interdites à l'escalade mais, pour qui ne craint pas le vertige, il est facile de grimper sur un monde où le poids devient six fois moindre que dans les conditions terrestres. Le seul vrai danger, en alpinisme lunaire, c'est d'être trop sûr de soi ; une chute de six cents mètres sur la Lune tue de la même façon qu'une chute de cent mètres sur la Terre.

On fit une première halte sur un large encorbellement aux environs de douze cents mètres au-dessus de la plaine. L'ascension n'avait pas présenté trop de difficultés, seulement j'avais les membres raidis par le mouvement inhabituel et ce repos m'était bien agréable. Nous distinguions encore le tracteur comme un petit insecte de métal au pied de la paroi. Nous fîmes savoir au chauffeur où nous en étions avant de reprendre la montée.

Une fraîcheur agréable régnait dans nos combinaisons dont le système réfrigérateur combattait la férocité du soleil tout en absorbant l'excès de chaleur corporelle causé par l'effort. Nous nous parlions peu, sinon pour échanger des indications d'alpinisme et discuter de la meilleure voie à suivre. J'ignore ce que pensait Garnett... sans doute que c'était la plus folle entreprise dans laquelle il se fût jamais lancé. J'étais à moitié d'accord avec lui sur ce point, mais la joie de grimper, la certitude que nul autre que moi n'était encore passé par là et l'élargissement régulier du paysage avec l'altitude étaient pour moi des récompenses suffisantes.

Je ne crois pas avoir été particulièrement excité à la vue du pan de roche que j'avais d'abord inspecté au télescope à trente milles de distance. Il devait s'incliner jusqu'à l'horizontale à une quinzaine de mètres au-dessus de nos têtes et là, sur ce plateau, se trouverait la chose qui m'avait tenté et incité à explorer ces espaces dénudés. Presque certainement, ce n'était qu'un éclat de roc arraché par quelque météore d'une ère déjà écoulée, dont les arêtes étaient restées vives et les pans brillants dans ce monde silencieux et incorruptible.

Comme il n'y avait pas du tout de prises sur la face rocheuse, on dut se servir d'un grappin. Mes bras fatigués parurent puiser de nouvelles forces quand je fis tourner l'ancre triple autour de ma tête pour la lancer vers le ciel. Au premier essai, elle se décrocha et retomba lentement vers nous quand je tirai sur la corde. À la troisième tentative, les pointes mordirent fermement et nos deux poids conjugués ne parvinrent pas à les déloger.

Garnett me lança un regard interrogateur. Je voyais bien qu'il aurait voulu monter le premier, mais je lui souris par mon hublot en secouant la tête. Puis, sans hâte, en prenant tout mon temps, j'entamai l'escalade finale.

Même vêtu de ma combinaison, je ne pesais qu'une vingtaine de kilos sur la Lune, aussi me hissai-je à la force des mains sans m'aider des pieds. Arrivé au bord de la falaise, je m'immobilisai, adressai un geste à mon camarade, et fis un rétablissement. Je me dressai, regardant droit devant moi.

Il faut comprendre que jusqu'à cet instant, j'étais à peu près convaincu que je ne trouverais là rien d'étrange ou d'inhabituel. Enfin, presque ; c'était ce léger doute qui me hantait et m'avait poussé en avant. Eh bien, ce n'était plus un doute, mais la hantise ne faisait que commencer.

J'étais debout sur un plateau d'une centaine de pieds de large. Il avait été en un temps nivelé – trop bien nivelé pour que ce soit naturel – mais les pluies de météores en avaient piqueté et écorché la surface durant des ères incalculables. Le nivellement avait été destiné à la construction d'une structure étincelante ayant en gros la forme d'une pyramide, haute deux fois comme un homme, et sertie dans la roche comme un gigantesque diamant aux nombreuses facettes.

Durant ces premières secondes, il est probable que je ne ressentis aucune émotion. Puis mon cœur se souleva de bonheur, chargé d'une joie surnaturelle, inexprimable. Car j'aimais la Lune et maintenant je savais que les mousses rampantes d'Aristarque et d'Ératosthène n'étaient pas l'unique forme de vie qu'elle avait connue dans sa jeunesse. L'ancien rêve des premiers explorateurs – à présent rejeté – se révélait réel. En définitive, il y avait bien eu une civilisation lunaire... que j'étais le premier à découvrir. D'être venu peut-être cent millions d'années trop tard ne me contrariait pas ; c'était déjà bien assez d'être venu, tout simplement.

Mon esprit se remettait à fonctionner normalement, à analyser et à se poser des questions. Était-ce une maison ? Un sanctuaire ?... ou une chose pour laquelle il n'y

avait pas de nom dans ma propre langue ? Si c'était une maison, pourquoi l'avait-on bâtie en un point aussi difficile d'accès ? Était-ce quelque temple ? Et j'imaginai les adeptes d'une religion inconnue priant leurs dieux de les protéger tandis que la vie se retirait de la Lune en même temps que mouraient les océans. Et invoquant leurs dieux en vain.

Je fis une douzaine de pas en avant pour examiner la chose de plus près, mais un certain reste de prudence me retint de trop m'approcher. J'avais quelques notions d'archéologie et je cherchai à m'imaginer le niveau culturel de la civilisation qui avait lissé cette montagne pour y dresser cette structure aux surfaces étincelantes qui m'éblouissaient encore.

Les Égyptiens en auraient été capables, songeais-je, si leurs ouvriers avaient disposé des matériaux inconnus qu'avaient utilisés ces architectes bien plus anciens. En raison des dimensions réduites de l'objet, il ne me vint pas à l'idée que je regardais peut-être l'ouvrage d'une espèce beaucoup plus avancée que la mienne. La pensée que la Lune avait pu connaître une forme de vie intelligente était encore trop écrasante pour que je la saisisse bien, et ma fierté me retenait de faire l'ultime et humiliant plongeon.

Ce fut alors que je remarquai une chose qui me causa un frisson à la nuque... c'était si simple, si élémentaire, que bien des gens n'y auraient pas fait attention. J'ai dit que le plateau était écorché par les météores ; il était en outre recouvert d'une couche de plusieurs centimètres de la poussière cosmique qui descend toujours à la surface des mondes où il n'y a pas de vents pour la disperser. Cependant cette poussière et même les marques de météores cessaient brusquement au bord d'un grand cercle enfermant la petite pyramide, comme si un mur invisible la préservait des ravages du temps et du bombardement lent mais incessant de l'espace.

On criait dans mes écouteurs, et je me rendis compte que c'était Garnett qui devait m'appeler depuis un moment. Je regagnai d'un pas mal assuré le bord de la falaise et l'invitai du geste à me rejoindre, ne trouvant pas le courage de parler. Puis je retournai près du cercle libre de poussière. Je ramassai un morceau de pierre que je lançai doucement vers le mystère scintillant. Je n'aurais pas été surpris que le caillou disparaisse en frappant la barrière invisible, mais il parut se heurter à une surface hémisphérique lisse sur laquelle il glissa pour retomber au sol.

Je compris alors que je me trouvais devant une chose que rien n'aurait pu égaler dans l'antiquité de ma propre race. Ce n'était pas une bâtisse, mais bien une machine, qui se défendait au moyen de forces qui défiaient l'Éternité. Et ces forces, quelle qu'en fût la nature, s'appliquaient toujours, et je m'en étais déjà peut-être trop approché. Je songeais à toutes les radiations que l'homme avait captées et domestiquées au cours du dernier siècle. À ce que j'en savais, il se pouvait que je sois d'ores et déjà irrémédiablement condamné comme si je m'étais avancé dans l'aura silencieuse et mortelle d'une pile atomique sans écran d'isolation.

Je me rappelle m'être tourné vers Garnett qui m'avait rejoint et se tenait immobile à mon côté. Il paraissait m'avoir complètement oublié, aussi ne le dérangeai-je pas. Mais j'allai au bord de la falaise pour tenter de mettre de l'ordre dans mes idées. Au-dessous de moi s'étendait la *Mare Crisium* – la Mer des Crises, en vérité – inconnue, insolite pour la plupart des hommes, mais qui pour moi était rassurante parce que je la connaissais déjà. Je levai les yeux sur le croissant de Terre étendu dans son berceau d'étoiles et je me demandai ce que ses nuages avaient caché pendant que ces constructeurs ignorés avaient terminé leurs travaux. Était-ce la jungle et les vapeurs du carbonifère, sur les rivages dénudés duquel les premiers amphibiens devaient ramper

pour conquérir la Terre... ou, encore plus loin dans le temps, la longue solitude avant l'apparition de la vie ?

Ne me demandez pas comment il se fait que je n'aie pas deviné la vérité plus rapidement – cette vérité qui paraît à présent si évidente. Dans le premier enthousiasme de ma découverte, j'avais admis sans discussion que cette construction cristalline était le fait d'une race appartenant au passé lointain de la Lune, mais soudain et avec une force implacable, je fus persuadé que cette race était tout aussi étrangère à la Lune que moi-même.

En vingt ans de recherches, nous n'y avons relevé d'autre trace de vie que quelques plantes dégénérées. Aucune civilisation lunaire, quel qu'ait pu être son destin, n'aurait disparu sans laisser quelque vestige de son existence passée.

Je reportai les yeux sur la brillante pyramide et elle me parut ce qu'il pouvait y avoir de plus éloigné de tout ce qui avait trait à la Lune. Et je fus brusquement secoué d'un rire imbécile, hystérique, déclenché par mon état de nerfs et mon épuisement : voilà que je m'étais imaginé que la petite pyramide me parlait et me disait : « Je ne saurais vous renseigner, je ne suis pas d'ici, moi non plus. »

Il nous a fallu vingt ans pour briser le bouclier invisible et atteindre la machine installée à l'intérieur de ces murs cristallins. Ce que nous n'arrivions pas à comprendre, nous avons fini par le démolir avec la puissance aveugle de l'énergie atomique et maintenant j'ai vu les fragments de la belle et brillante chose que j'avais découverte là, sur la montagne.

Cela n'a pas de sens pour nous. Les mécanismes – s'il s'agit bien de cela – de la pyramide relèvent d'une technologie qui dépasse de loin notre propre horizon, peut-être la technologie de forces parapsychiques ?

Le mystère nous hante d'autant plus que l'on a atteint maintenant les autres planètes et que nous avons acquis la certitude que la Terre a été la seule à donner naissance à une forme de vie intelligente, dans tout notre système solaire. Et aucune des civilisations perdues de notre propre globe n'aurait pu construire cette machine, car l'épaisseur de la couche de poussière cosmique et météorique déposée sur le plateau nous a permis d'en évaluer l'âge. La pyramide trônait sur ce plateau creusé dans la montagne avant que la vie soit née dans les eaux de la Terre.

Quand notre monde n'avait encore que la moitié de son âge actuel, *quelque chose* qui venait des étoiles a traversé le système solaire, laissé ce témoignage de son passage, et puis a poursuivi sa course. Jusqu'au moment où nous l'avons détruite, la machine remplissait ses fonctions pour ses constructeurs ; et quant à ces fonctions, voici mon hypothèse.

On compte près de cent milliards d'étoiles qui évoluent dans le cercle de la Voie Lactée, et il y a longtemps que d'autres espèces sur les mondes d'autres soleils ont dû atteindre, puis dépasser le degré auquel nous sommes parvenus. Songez à de telles civilisations dans un passé si reculé dans le temps, peu après la Création, maîtresses d'un univers si jeune que la vie n'était encore apparue que sur une poignée de planètes. Leur solitude devait être inimaginable, la solitude des dieux regardant l'infini sans trouver personne à qui communiquer leurs pensées.

Ils ont dû, ces solitaires, fouiller les amas d'étoiles comme nous avons exploré les planètes de notre univers. Il devait y avoir des mondes partout, mais déserts, ou seulement peuplés de choses rampantes et sans cerveau. Telle était notre Terre, avec la fumée de ses grands volcans qui souillait encore la nue, quand ce premier vaisseau des peuples de l'aube est arrivé de l'espace infini, d'au-delà de Pluton. Il dépassa les

mondes extérieurs glacés, car ses occupants savaient bien que sur ceux-là la vie ne viendrait jamais jouer de rôle dans leur destin. Puis il s'est arrêté parmi les planètes intérieures qui se chauffaient au soleil en attendant le commencement de leur Histoire. Ces errants ont dû examiner la Terre, qui oscillait en toute sécurité entre le feu et la glace, et ils ont dû deviner qu'elle était la favorite entre les enfants du Soleil. Sur ce globe, dans un futur lointain, il y aurait de l'intelligence ; mais il restait des étoiles innombrables à explorer, aussi ne sont-ils jamais revenus dans nos parages.

Alors ils ont laissé une sentinelle, comme ils ont dû en placer des millions dans l'Univers, pour surveiller tous les mondes où existait une promesse de vie. C'était un phare qui tout au long des âges avait signalé patiemment que personne ne l'avait encore découvert.

Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi la pyramide de cristal était placée sur la Lune plutôt que sur la Terre. Ses constructeurs ne s'intéressaient pas aux races qui luttèrent encore pour sortir de l'état sauvage. Ils ne s'intéresseraient à notre civilisation que si elle démontrait notre capacité de survivre... en traversant l'espace, échappant ainsi à notre berceau, la Terre. C'est d'ailleurs le défi que doivent relever tôt ou tard toutes les espèces intelligentes. Et le défi est double car il repose sur la conquête de l'énergie atomique, dernier choix entre la vie et la mort.

Une fois passé cet instant de crise, il ne nous fallut que du temps pour trouver la pyramide et l'ouvrir. Maintenant, elle n'envoie plus de comptes rendus et ceux dont c'est le devoir vont reporter leur pensée vers la Terre. Peut-être pour aider notre civilisation dans l'enfance. Mais ils doivent être infiniment vieux et les vieux sont souvent follement jaloux de la jeunesse.

Je ne peux plus regarder la Voie Lactée sans me demander de quelle constellation viendront les émissaires. Si vous me pardonnez cette plate comparaison, nous avons déclenché l'alerte à l'incendie et nous n'avons plus qu'à attendre les pompiers. Je ne pense d'ailleurs pas que nous ayons longtemps à attendre.

Traduit par Paul HÉBERT.
The Sentinel.

© Avon Periodicals, 1951.

(Extrait de *Mine billion names of God.*)

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.